

Prix du Public UBS du **Festival de Locarno 2004**
Prix spécial du jury du **Festival de Bastia 2004**
Prix du Public du **Festival de Montréal 2004**

La Fiancée Syrienne



un film de
Eran Riklis
scénario
Eran Riklis, Suha Arraf
avec
Hiam Abbass
Clara Khoury
Makram Khoury

ISR/D/F 2004
durée: 1h36
35mm, scope dolby digital

sortie le 23 mars 2005

Distribution

cineworx gmbh
gerbergasse 30
ch-4001 basel
fon: +41-61 261 63 70
fax: +41-61 261 63 77
e-mail: info@cineworx.ch

Presse

Jean-Yves Gloor
Rue du Petit-Chêne 18
1003 Lausanne
fon: +41-21 923 60 00
fax: + 41-21 923 60 01
e-mail: jyg@terrasse.ch

photos: www.cineworx.ch

Contenu

Fiche Artistique	3
Fiche Technique.....	4
Synopsis	5
Notes d'intention.....	6
Entretien avec Eran Riklis.....	7
Entretien avec Hiam Abbass.....	11
Filmographies.....	13
Fiche Technique.....	16

Fiche Artistique

Amal

Hammed, le père

Mona

Marwan

Hattem

Evelyna

Jeanne

Amin

Simon

Arik

Joseph

Tallel

Mai

Rama

Hiam Abbass

Makram J. Khoury

Clara Khoury

Ashraf Barhoum

Eyad Sheety

Evelyne Kaplun

Julie-Anne Roth

Adnan Trabshi

Uri Gabriel

Fahri Ogün Yardim

Robert Hoenig

Derar Sliman

Ranin Boulos

Hanna Abou-Manneh

Fiche Technique

Réalisation	Eran Riklis
Producteurs	Antoine de Clermont-Tonnerre, Bettina Brokemper, Eran Riklis, Michael Eckelt
Scénario	Suha Arraf, Eran Riklis
Directeur de la photographie	Michael Wiesweg (BVK)
Montage	Tova Ascher
Musique composée et dirigée par	Cyril Morin
Décors	Avi Fahima
Costumes	Inbal Shuki
Mixage	Ashi Milo
Son	Gil Toren
Directeurs de production	Yifat Prestelnic, Johannes Rexin
Casting	Yael Aviv

Une coproduction **MACT Productions (France), Eran Riklis Productions Ltd (Israël),
Neue Impuls Film (Allemagne)**

Coproduit par **ARTE France Cinéma et ARTE-WDR**

Avec le soutien du **CNC, CANAL+, The Israeli Film Fund, NRW, HOT**

Et le soutien au développement de **MEDEA, Hamburg Film Fund, Montpellier Film
Festival**

Synopsis

Le mariage de Mona est le jour le plus triste de sa vie. C'est aujourd'hui que Mona, jeune fille d'origine druze, doit épouser une vedette de la télévision syrienne. Elle devrait être heureuse, mais elle sait qu'une fois entrée en Syrie, où l'attend son futur mari, elle ne pourra plus jamais revenir chez elle, dans son village du Golan occupé par Israël depuis 1967. Et qu'elle ne pourra plus revoir sa famille...

Dispersés aux quatre coins du globe, ses proches se retrouvent dans ce petit village du bout du monde pour fêter l'événement et faire leurs adieux à la future mariée. Entourée des siens, et surtout de sa sœur aînée Amal, Mona se sent plus forte. Mais c'est sans compter sur l'absurdité de la bureaucratie qui oblige bientôt toute la famille à attendre indéfiniment au poste frontière, coincée quelque part entre Israël et la Syrie...

Avant-propos

Trois années passées à sillonner le Plateau du Golan, à rencontrer les habitants, à apprendre leur histoire et à s'imprégner de la situation politique, sociale et psychologique des Druzes du Golan ont été nécessaires pour réaliser **La fiancée syrienne**. Trois années pendant lesquelles le réalisateur Eran Riklis a tenté de mieux comprendre cette région du monde – le Proche-Orient – où sévissent la haine, l'indifférence et la bureaucratie. Pour raconter cette histoire de femmes déchirées entre leur famille, le poids des traditions et l'absurdité du tracé des frontières, Riklis a fait appel à Suha Arraf, scénariste arabe israélienne, réputée pour sa connaissance du monde arabe et druze et pour son point de vue résolument progressiste.

Notes d'intention

Eran Riklis

Chaque cinéaste nourrit l'espoir que son film apportera un peu plus de compréhension, un peu plus de compassion, un peu plus de tolérance ou, en ce qui concerne le Proche Orient, juste un peu plus de patience...

C'est dans cet esprit que j'ai réalisé **La fiancée syrienne**, en m'inspirant de l'amour. L'amour de la liberté et de l'esprit de la liberté, l'amour des paysages physiques et émotionnels qui environnent chacun d'entre nous. L'amour des femmes qui se battent pour préserver leur place dans le monde, l'amour des gens qui continuent de rêver et d'espérer, ici, de l'autre côté de la frontière, partout...

Pour raconter cette histoire, j'ai choisi un registre pessimiste, ou peut-être optimiste – mais très probablement "opsimiste"¹, autrement dit un registre qui convient bien à la région du monde et à l'époque dans laquelle nous vivons.

¹opsimisme: mélange de pessimisme et d'optimisme; excellent guide de survie au Proche Orient.

Suha Arraf

Quand Eran Riklis, réalisateur du film, a fait appel à moi, j'ai immédiatement compris qu'il avait le désir sincère de raconter une histoire en montrant toute la réalité. En l'occurrence, il s'agit de la réalité de la minorité druze, qui vit sous un régime d'occupation depuis 1967, de celle de l'oppression sociale des femmes au nom de la religion et de la tradition – et il s'agit en fait aussi de ma propre histoire, de ma propre oppression en tant que femme palestinienne vivant dans un monde répressif – sur le plan social et politique – et en tant que membre de la minorité palestinienne vivant en Israël. Le fait qu'un cinéaste israélien et moi-même aient pu collaborer à l'écriture du scénario a permis de réunir deux auteurs issus de mondes différents et de porter un regard inédit sur notre cinéma.

Entretien avec Eran Riklis

Comment est né le projet de *La fiancée syrienne*?

En 1998, j'ai tourné un documentaire **Borders**, autour des problèmes liés au tracé des frontières de l'Etat d'Israël. Le film évoquait notamment le déroulement des trois ou quatre mariages qui ont lieu chaque année de part et d'autre de la frontière israélo-syrienne divisant en deux le Plateau du Golan: soit, l'un des deux époux vient de Syrie pour s'installer dans le Golan, soit c'est l'inverse qui se produit. Grâce à ce documentaire, j'ai sympathisé avec une famille vivant dans le Golan et je n'ai cessé depuis de repenser à la situation de ces gens. A force de retourner là-bas plusieurs fois par an, de faire des recherches et d'entendre plusieurs anecdotes, j'ai fini par comprendre que la situation des Druzes, communauté profondément déchirée, est en réalité une métaphore de notre propre situation: elle cristallise nos problèmes, nos espoirs et nos rêves tant sur un plan personnel et familial que national.

J'ai alors rédigé le synopsis d'un projet de fiction. Comme je voulais me focaliser sur deux personnages féminins, j'ai senti qu'il me fallait faire appel à une femme pour co-écrire le scénario. J'ai donc demandé à Suha Arraf, journaliste palestinienne, de travailler avec moi et nous avons écrit le script entre 2001 et 2002.

Le film se déroule le jour même où Bachar El Assad accède au pouvoir en Syrie.

C'est une date importante. Elle représente à la fois un espoir nouveau pour les Druzes et les Syriens et l'angoisse d'un saut dans l'inconnu. Pour les Israéliens, c'est aussi un tournant politique car il n'y a jamais eu aucune relation officielle entre les deux pays.

Vous adoptez une construction chorale, qui multiplie les points de vue, mais qui reste d'une grande fluidité.

D'entrée de jeu, je voulais me lancer ce défi à moi-même. Je voulais réaliser une fresque multipliant les personnages et les points de vue. Je n'ai pas cherché à faire un film ethnologique sur les mœurs des Druzes. Le film pourrait tout aussi bien se dérouler dans l'ex-Yougoslavie ou en Irlande du nord. C'est une situation dramatique universelle dans laquelle chacun d'entre nous peut se reconnaître. Car les gens qu'elle dépeint souffrent d'avoir manqué des occasions. Il s'agit d'une cristallisation d'éléments émotionnels qui touchent à nos corps et à nos âmes. C'est ce qui fait toute la fluidité dont vous parlez. Même si on ne connaît rien à la situation des Druzes, on comprend immédiatement le type de difficultés auxquelles ils sont confrontés et ce d'autant plus que toute l'intrigue se déroule sur une journée. Cette unité de lieu, de temps et d'action contribue également à rendre le film particulièrement limpide.

Vous avez tourné en Scope.

C'est la première fois que je tournais en Scope et, au début du tournage, j'avais le sentiment que cela créait une distance entre les comédiens et moi: je n'arrêtais pas de demander à mon cadreur de me rapprocher d'eux et on ne pouvait rien faire... Mais très vite, j'ai compris qu'on peut, comme chez Sergio Leone, tourner à la fois de vastes plans de paysages et des plans rapprochés. J'avais le sentiment que le Scope me permettait de réaliser une fresque intimiste.

Ce que j'aime aussi dans le Scope, c'est que c'est un processus très "démocratique": cela

permet de cadrer une multitude de personnages à la fois et de laisser la possibilité au

spectateur de s'intéresser à tel ou tel de ces personnages... Le film ne cherche jamais à prendre le spectateur par la main pour lui imposer ses émotions. Je pense que quiconque réalise un film s'identifie à ses personnages, et je me reconnais d'ailleurs dans chacun de mes protagonistes. A l'exemple de Mona, la future mariée, de sa sœur aînée ou de son père qui tiennent vraiment de moi. Mais je me reconnais tout autant dans le personnage de l'officier de police syrien, qui ne pense qu'à regarder la télé, ou dans celui du fonctionnaire israélien qui ne songe qu'à son fils en mission dans les territoires.

On pourrait donc penser qu'il s'agit, de ce point de vue-là, d'un film très stylisé. Mais dans le même temps, j'ai voulu donner au film une dimension naturaliste, quasi documentaire. J'ai trouvé intéressant de mêler ces deux styles sans chercher artificiellement à aller dans une direction ou dans une autre. Pour moi, la mise en scène doit être au service de l'histoire, et pas l'inverse.

Avez-vous tourné entièrement en décors réels?

En grande partie. Nous avons tourné dans le village où le film est censé se dérouler: il nous a d'ailleurs fallu pas mal de temps pour convaincre les villageois de nous laisser tourner sur place car ils étaient un peu méfiants au départ... En revanche, pour les scènes du poste frontière, nous avons dû construire des décors.

Plusieurs spectateurs qui connaissent bien la région ont pensé que j'avais tourné en Syrie – ce qui est totalement impossible pour un film israélien !

Est-il fréquent qu'un cinéaste israélien évoque une culture qui n'est pas la sienne?

Pour moi, en tous les cas, ce n'est pas du tout inhabituel. Il y a une dizaine d'années, j'ai tourné **Cup final**, autour d'un Israélien capturé par des Palestiniens pendant la guerre au Liban, alors que je n'ai aucunement participé à ce conflit. De même, j'ai réalisé **Zohar** en 1993 qui parle de musique orientale et n'a rien à voir avec ma propre culture. Pour moi, peu importe qu'un film parle d'une culture ou d'une autre, qu'il soit politiquement ou socialement engagé, tant qu'il est ancré dans sa propre réalité sociale.

D'autre part, je pense qu'en parlant de personnages qui n'appartiennent pas à sa propre culture, on va souvent plus loin dans l'exploration des rapports humains car on bénéficie de plus de recul. A partir du moment où on comprend les différents codes culturels d'un pays, il est facile de s'y sentir à l'aise. D'après moi, cela fait partie intégrante de l'identité d'un cinéaste. Après tout, les films parlent essentiellement des liens qui unissent les êtres.

Vous renvoyez dos à dos les autorités israéliennes et syriennes...

Je suis bien conscient qu'en racontant une histoire pareille, je risquais de m'attirer les foudres des deux côtés de la frontière. Mais cela m'est égal car je n'ai d'allégeance envers personne et je ne fais pas de films pour un public en particulier. Je fais des films pour que les gens ressentent des émotions et pour leur donner à réfléchir. Certes, je réalise mes films à partir de mes observations personnelles, mais je ne cherche pas à les imposer à qui que ce soit. Je montre l'attitude des officiels israéliens et des officiels syriens qui prennent tous les mêmes décisions absurdes, mais j'ai essayé d'éviter tout manichéisme. Il n'y a pas vraiment de "méchant" dans cette histoire: même le flic israélien, qui est sans doute le personnage le plus négatif, ne fait que son boulot et finit par s'amadouer.

En outre, je pense que ce film offre un point de vue, un peu décalé, sur le conflit israélo-palestinien: pour moi, la situation sur le terrain ressemble à celle que raconte le film. Même

si les gens se vouent parfois de la haine ou du ressentiment, ils peuvent aussi arriver à coexister. Si chacun lâche un peu de lest, on peut parvenir à un compromis. Dans

La fiancée syrienne, tous les personnages, où qu'ils soient, souffrent et sont tous embarqués dans la même galère. Leur sort à tous dépend de hauts fonctionnaires déshumanisés qu'on ne voit jamais.

La fiancée syrienne fait penser à No man's land de Danis Tanovic.

Absolument. Je me sens aussi influencé par un film comme **La grande illusion** de Jean Renoir: son humanité, son sens de l'observation, sa dénonciation de la guerre restent d'une grande modernité.

La société que vous dépeignez est profondément patriarcale, même si certaines femmes, comme Amal, tentent de s'émanciper.

L'oppression qui s'exerce à l'encontre des femmes est le plus souvent pernicieuse, car elle ne s'affiche pas toujours comme telle. On n'est pas en Iran ou au Pakistan et les femmes ne portent pas forcément le voile. Ici, les femmes font partie intégrante de la vie sociale et il s'agit donc d'une oppression sous-jacente – la pire de toutes.

Le film se déroule dans un univers masculin, mais cet univers est contrôlé par les femmes. Si on considère les personnages d'Amal, de Mona et de la jeune Française de la Croix-Rouge, on s'aperçoit qu'en dépit des pressions qui s'exercent contre elles, elles arrivent à s'en sortir d'une manière ou d'une autre. En réalité, c'est Amal, la sœur aînée, qui tire les ficelles: c'est elle qui pousse le père à reparler à son fils et c'est aussi elle qui, même inconsciemment, encourage sa sœur à franchir la frontière. Elle se rebelle contre son mari et elle soutient sa propre fille contre son père...

Le film adopte le point de vue des femmes...

Oui, même si je ne suis pas certain qu'on puisse dire qu'il s'agit d'un film "féministe". J'ai surtout essayé de porter un regard introspectif sur l'âme humaine de mon point de vue d'homme, mais à travers un personnage de femme – ce qui est vraiment l'idéal ! C'est ainsi que chacun y gagne: les personnages masculins sont moins stéréotypés et la vision des femmes est un peu différente de celle qu'offre en général le cinéma israélien. Le film s'ouvre sur un plan du visage d'Amal, la sœur aînée, et se termine sur ce même visage, tout près de la frontière: pour moi, son visage est une métaphore du film tout entier et de l'ensemble des émotions que j'ai essayé de faire ressentir au spectateur.

Vous mêlez sans cesse drame et comédie...

Je pense que le public d'aujourd'hui est mûr pour ces allers-retours constants entre drame et humour, à l'image de la vie. D'autre part, quand je fais un film, j'ai à cœur de maintenir les spectateurs en haleine: avec **La fiancée syrienne**, je souhaitais tout particulièrement traiter un sujet grave avec une relative légèreté. Ce qui me fait vraiment plaisir, c'est que les spectateurs qui ont vu le film, dans le monde entier, ont eu des réactions très positives – et je ne parle pas seulement du public des festivals de cinéma, mais de spectateurs anonymes.

Vous avez fait appel à des comédiens issus d'univers très différents.

Effectivement, j'ai travaillé avec des interprètes aux parcours très variés, professionnels, non professionnels, comédiens issus du théâtre, d'autres venant du cinéma ... Mais malgré leurs styles souvent très différents, je tenais vraiment à une grande harmonie entre les comédiens, et l'alchimie s'est produite.

J'ai consacré environ huit mois au casting en Israël: j'y consacre toujours beaucoup de temps car je suis convaincu que lorsqu'on a trouvé les bons comédiens, on a effectué 50 % du travail de mise en scène. Je suis très fier de la distribution de ce film, non seulement parce que les comédiens se sont avérés formidables, mais aussi parce qu'ils ont des parcours très proches de leur personnage. Cela a ajouté une dimension supplémentaire au film.

Comment avez-vous rencontré Hiam Abbass, qui interprète Amal?

Je l'ai rencontrée à Paris. Quand elle m'a vu, elle s'est penchée vers moi et m'a murmuré à l'oreille: "vous pouvez me parler en hébreu." Même si cela a l'air d'un cliché, j'ai alors immédiatement compris qu'elle incarnerait Amal à merveille. L'histoire de Hiam est extraordinaire: elle est issue d'une famille musulmane traditionnelle et son avenir était loin d'être assuré quand elle était jeune. Mais elle s'est montrée audacieuse et elle a eu le culot d'affronter pas mal d'obstacles, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il valait mieux pour elle qu'elle quitte le pays. Elle a accepté d'interpréter Amal parce qu'elle a eu le sentiment que ce personnage était sa propre projection. Pendant toute la durée du tournage, l'harmonie a été totale entre Hiam et Amal, et entre Hiam et moi. Le rôle joué par Hiam n'est pas celui traditionnellement dévolu aux femmes, en tous les cas ni dans la société israélienne, ni dans la société druze. C'est plutôt un rôle masculin.

La musique de Cyril Morin est tout à fait originale.

En effet, elle échappe aux conventions de la musique de film: ce n'est ni une musique "folklorique", ni une musique hollywoodienne, mais une partition qui mêle subtilement les cordes à des rythmes bulgares. Nous avons d'ailleurs effectué l'enregistrement à Sofia, en Bulgarie.

Etant donné le sujet du film, avez-vous eu du mal à trouver des financements en Israël même?

On me pose souvent la question et je réponds toujours qu'en dépit de ce que peuvent penser les gens, je n'ai pas du tout eu à me battre ! La politique de production en Israël est très démocratique et fait preuve d'une grande ouverture d'esprit. Le Israeli Film Fund, principal organisme de financement public, nous a soutenus dès le départ. Peut-être parce que le film ne traite pas directement du conflit israélo-palestinien, mais de la minorité druze qui n'est pas au centre des préoccupations du moment...

Le film est-il sorti en Israël?

Il est sorti début décembre dans un réseau de salles commerciales et bénéficie à la fois d'une campagne de promotion habituellement réservée aux grosses productions et d'une très bonne presse. Je trouve cela vraiment intéressant car nous avons réussi à distribuer un film au contenu plutôt subversif dans un circuit commercial. C'est d'autant plus frappant que personne ne semble s'émouvoir du fait que le film est en langue arabe et qu'il est joué par des comédiens arabes ! Je pense que c'est parce que **La fiancée syrienne** renvoie dos à dos chaque partie prenante au conflit et qu'il pourrait se dérouler n'importe où. Il touche les spectateurs en plein cœur et transcende les préjugés.

Entretien avec Hiam Abbass

Comment avez-vous entendu parler du projet d'Eran Riklis?

C'est le producteur Antoine de Clermont-Tonnerre qui m'a envoyé le scénario. J'ai été tellement intriguée qu'un cinéaste israélien s'intéresse à ce genre d'histoire que j'ai voulu le rencontrer. J'ai alors posé plusieurs questions à Eran, notamment en ce qui concerne sa représentation de la Syrie. En effet, j'appréhende souvent le regard d'un étranger sur une culture qui n'est pas la sienne...

Il m'a dit par la suite que dès qu'il m'a vu la première fois, j'incarnais Amal à ses yeux.

Vous connaissiez bien la situation de la communauté druze?

J'ai grandi dans un village près du Plateau du Golan et comme toute étudiante, j'étais concernée par la situation géopolitique de mon pays. J'ai souvent été amenée à me rendre dans le village où se déroule le film en signe de solidarité avec la population. En plus, la question d'un territoire occupé ne m'est pas étrangère...

Mais ce n'est pas cela qui m'a le plus intéressé. Aujourd'hui, j'interprète des rôles dans des pays différents et c'est surtout la manière dont les personnages me nourrissent et la personnalité du réalisateur qui déterminent mes choix.

Vous interprétez une femme qui tente de s'émanciper dans une société patriarcale.

Elle a surtout une nature ouverte et libre et elle se heurte aux traditions et au poids de la religion de la société dans laquelle elle vit. Mais elle ne se laisse pas faire et elle tente d'aller jusqu'au bout de ses désirs. Pour autant, elle reconnaît qu'elle n'a pas pu tout faire, parce qu'elle appartient à une génération pour qui les choses n'étaient pas simples. Du coup, elle encourage sa fille à aller plus loin qu'elle encore pour qu'elle poursuive son combat.

Amal a dû interrompre son combat pour élever ses enfants.

Absolument. Il lui a fallu réévaluer ses priorités pour se consacrer à l'éducation de ses enfants, sans renier ce sentiment de liberté enfoui en elle afin qu'eux ne subissent pas ce qu'elle a subi.

Amal n'est pas si loin du personnage que vous interprétiez dans *Satin rouge*...

Oui, même si le cheminement d'Amal est davantage psychologique: elle décide de rester sur place, parce qu'elle sent que c'est son devoir, mais elle ne renonce pas à son combat pour autant.

Ce qu'il faut voir, c'est qu'Amal s'entend bien avec tout le monde. Car en réalité l'hostilité émane de ceux qui imposent ces traditions aux femmes. Elle ne cherche pas à échapper à cette oppression rampante par manque de respect, mais parce qu'elle en sent la nécessité.

Comment vous êtes-vous approprié le personnage?

Eran Riklis m'a beaucoup aidée en venant très souvent à Paris. On a fait beaucoup de lectures ensemble et on a apporté de légers changements au scénario pour que l'émotion soit constante du début à la fin. Dès notre deuxième rencontre, il m'a demandé comment j'aimais travailler et quelle était ma méthode. C'était la première fois qu'un metteur en

scène me posait ce genre de question et j'ai trouvé extrêmement généreux de sa part

d'aller au-devant du désir d'un comédien. Du coup, cela ne pouvait que m'amener à aller dans son sens et à être à l'écoute de ses propres désirs.

Vous avez également travaillé sur place, en Israël?

Oui, j'ai passé dix jours à Tel-Aviv, notamment pour travailler l'accent druze. Il me semblait très important d'être juste et de parler avec l'accent du personnage. J'ai aussi répété avec les autres comédiens que je ne connaissais pas bien. Nous avons un programme de répétitions où nous avons parcouru les grandes séquences du film, pour faire surgir des petites nuances de jeu et se connaître avant de débarquer sur le plateau.

D'ailleurs, mes rapports avec les comédiens étaient d'une grande proximité. J'avais presque l'impression que Clara Khoury, qui joue ma sœur dans le film, était ma sœur dans la réalité. Il s'est développé une sorte de solidarité et d'affection au sein de l'équipe que j'ai rarement vue sur un tournage.

Bien que le film soit réalisé par un homme, on a le sentiment qu'il s'agit d'un point de vue féminin...

Je crois qu'Eran a une vraie sensibilité féminine. En réalité, peu importe que le metteur en scène soit un homme ou une femme. Ce qui compte, c'est sa capacité à comprendre les personnages qu'il imagine. En ce qui concerne Eran, ce qui est formidable, c'est qu'il n'a aucun préjugé et qu'il n'est donc pas prisonnier de stéréotypes. Cela m'a beaucoup facilité la tâche et m'a aidé à me donner totalement pendant le tournage.

Hiam Abbass

Amal

Née en 1960 à Nazareth, Hiam Abbass suit des études de photographie et de théâtre, avant de se destiner à une carrière de comédienne de théâtre. Supportant de plus en plus mal le conflit israélo-palestinien, elle quitte son pays en 1988 et s'installe, d'abord à Londres, puis à Paris où elle s'est imposée comme actrice de cinéma. Elle a notamment tourné **Haïfa** (1995) de Rachid Masharawi, **Vivre au paradis** (1998) de Bourlem Guerdjou, **Satin rouge** (2001) de Raja Amari et **La porte du Soleil** (2002) de Yousri Nasrallah. Artiste à part entière, Hiam a signé deux courts métrages, **Le pain** (2000) et **La danse éternelle** (2003) et écrit son premier long-métrage. Hiam tourne actuellement sous la direction de Amos Gitai **Free zone** aux cotés de Natalie Portman.

Filmographie

2004	La fiancée syrienne	Eran Riklis
2004	Le démon de midi	Marie-Pascale Osterrieth
2004	Paradise now	Hani Abu Asaad
2002	La porte du soleil	Yousri Nasrallah
2001	Aime ton père	Jacob Berger
2001	Satin rouge	Raja Amari
2001	L'ange du goudron	Denis Chouinard
2000	Fais moi des vacances	Didier Bivel
2000	Quand on sera grand	Renaud Cohen
1999	Ali Rabiaa et les autres	Ahmed Boulane
1998	Vivre au paradis	Bourlem Guerdjou
1996	Le gone du chaâba	Christophe Ruggia
1995	Haïfa	Rachid Masharawi

Réalisatrice

2003	La danse éternelle	(court-métrage)
2000	Le pain	(court-métrage)

Makram J. Khoury

Hammed

Né en 1945 à Jérusalem, Makram Khoury suit des études d'art dramatique à l'Ecole du Mountview Theater de Londres. De retour en Israël, il rejoint la troupe du Théâtre Municipal de Haïfa en 1973 où il travaille pendant près de vingt ans. Depuis 1995, il se produit sur différentes scènes de théâtre en Israël et en Palestine et joue à la fois en hébreu, en arabe et en anglais. Il compte plus d'une centaine de pièces à son actif.

Depuis 1979 Makram Khoury est également l'interprète de nombreux films primés dans le monde entier.

Filmographie

2004	La fiancée syrienne	Eran Riklis
2001	Le Tombeau (The body)	Jonas McCord
1997	La voie lactée (Shvil hahalav)	Ali Nassar
1995	Hikayatul jawahiri thalath	Michel Khleifi
1994	Les patriotes	Eric Rochant
1994	Conte des trois diamants	Michel Khleifi
1992	Lahav hatzui	Amos Kollek
1990	Le cantique des pierres	Michel Khleifi
1989	Esh tzolevet	Gideon Ganani
1987	Noces en galilée (Urs al-jalil)	Michel Khleifi
1986	Hiuch hagdi	Shimon Dotan
1985	Gesher tzar me'od	Nissim Dayan
1984	Kasach	Haim Gil
1983	Michel ezra safra v'banav	Nissim Dayan
1982	Mitahat la'af	Jacob Goldwasser
1979	Imi hageneralit	Joel Silberg

Clara Khoury

Mona

Née en 1976, Clara Khoury est la propre fille de Makram Khoury qui campe son père dans *La Fiancée syrienne*. Elle suit des cours d'art dramatique à l'Ecole de Bet Zvi, avant de monter sur les planches. En 2002, elle est à l'affiche du **Mariage de Rana**.

Filmographie

2004	La fiancée syrienne	Eran Riklis
2002	Le mariage de Rana	Hany Abu-Assad
1999	Chaverim shel yana	Arik Kaplun
1997	Afula express	Julie Shles

Fiche Technique

Eran Riklis Réalisateur, Producteur, Co-scénariste

Né en 1954, Eran Riklis travaille dans le cinéma depuis 1975. Son diplôme de la National Film School de Beaconsfield (Angleterre) en poche, il signe son premier long métrage, **On a clear day you can see Damascus** (1984), thriller politique tiré d'une histoire vraie. Sept ans plus tard, il tourne **Cup final**, salué par la critique internationale et sélectionné dans plusieurs festivals, puis **Zohar** en 1993 qui rencontre un immense succès en Israël. En 1999, Riklis réalise **Vulcan junction**, hommage au rock-and-roll, avant de signer **La fiancée syrienne**.

Le cinéaste a d'autre part tourné de nombreux téléfilms, séries télévisées, spots publicitaires, documentaires et courts métrages. Marié et père de deux enfants, il vit à Tel Aviv, mais se considère comme cinéaste du monde.

Filmographie

2004	La fiancée syrienne	Prix du public du festival de Locarno Grand Prix des Amériques prix de la FIPRESCI prix du public au festival de Montréal
2002	Temptation	Telefilm
1999	Borders	Documentaire
1999	Vulcan junction	Prix du meilleur film du festival international du film de Haïfa
1993	Zohar	
1991	Cup final	Sélectionné aux festivals de Berlin et Venise
1984	On a clear day you can see Damascus	

SUHA ARRAF Coscénariste

Née en 1969 en Palestine, Suha Arraf est à la fois diplômée de l'université de Haïfa en philosophie et en littérature et de l'université de Tel-Aviv en anthropologie. Après une formation complémentaire à l'écriture de scénarios, elle entame une carrière de journaliste au quotidien israélien Haaretz, puis se tourne vers la télévision où elle réalise plusieurs documentaires. **La fiancée syrienne** marque sa première collaboration à un long métrage

Bettina Brokemper Productrice

Après des études d'économie des médias et de production audiovisuelle à l'Ecole de Cinéma de Munich, Bettina Brokemper décroche une bourse pour poursuivre sa formation à Los Angeles. Depuis 2001, elle travaille comme productrice pour Neue Impuls Film et Pain Unlimited. On lui doit notamment: **Manderlay** et **Dogville** de Lars von Trier et **Dear wendy** de Thomas Vinterberg. En 2003, elle a fondé, aux côtés de Helmut Hartl et Stefan Telegty, Heimatfilm GmbH & Co KG.

Antoine De Clermont-Tonnerre – Producteur

Antoine de Clermont-Tonnerre devient président de la Société Française de Production (SFP) en janvier 1979, après avoir travaillé auprès du Premier ministre de 1974 à 1979. Il quitte La SFP en juillet 1981 pour devenir président des Editions Mondiales, un des plus grands groupe de presse magazine en France. Là, il diversifie les activités de la société dans le domaine du cinéma et de la télévision en créant REVCOM en 1984 et en acquérant les Films ARIANE en 1986. En janvier 1992, sa femme, Martine de Clermont-Tonnerre, et lui créent leur propre société de production, MACT Productions. Pour la SFP il lança la production du **Retour de Martin Guerre** de Daniel Vigne, pour les Films Ariane il coproduisit **Cinema paradiso** de Giuseppe Tornatore, **La famille** de Ettore Scola et **Ginger et Fred** de Federico Fellini. Pour MACT Productions, avec son épouse Martine, il a produit notamment **Baril de poudre** de Goran Paskaljevic, et coproduit **Central do Brasil de Walter Salles**.

Texte Du Comité International De La Croix-Rouge (CICR)

Pour Souheir, 21 ans, et son fiancé Wissam, 28 ans, le jeudi 4 juillet 2002 était un jour de rêve. Ils se sont rencontrés il y a sept ans quand Wissam a quitté son village dans le Golan pour aller étudier à l'université de Damas. Souheir vivait dans sa famille en Syrie. Avec le temps, ils sont tombés amoureux et ont décidé de se marier.

Le vieil adage «il n'y a pas de roses sans épines» a un sens profond quand il se réfère à des couples qui vivent de part et d'autre de la ligne de démarcation qui divise la Syrie et le plateau du Golan occupé par Israël depuis 1967. Wissam et Souheir savaient qu'ils devraient peut-être attendre des années avant de se marier et que l'organisation de la cérémonie serait difficile. Ils savaient aussi que la jeune mariée devrait quitter sa famille, peut-être pour toujours, car après avoir traversé une fois la ligne de démarcation pour rejoindre son futur mari du côté occupé par Israël, il lui serait presque impossible de retourner en Syrie.

À la fin de ses études, Wissam est rentré chez lui et, chacun de son côté, les futurs époux ont demandé aux autorités israéliennes et syriennes l'autorisation officielle de se marier. Après l'avoir obtenue, ils ont sollicité l'aide du CICR pour l'organisation pratique du mariage. Les délégations de Damas et de Tel-Aviv offrent souvent ce service aux futurs couples qui vivent de part et d'autre de la ligne de démarcation. Avec l'aide de l'Organisme des Nations Unies chargé de la surveillance de la trêve (ONUST) et la Force des Nations Unies chargée d'observer le dégageement (FNUOD), qui surveillent la zone de séparation

sur le plateau venteux du Golan, le CICR a organisé la rencontre des deux familles sur l'étroite et aride bande de terre située entre les postes de contrôle israéliens et syriens, leur permettant ainsi de passer quelques instants de bénédiction, de pleurs et de joie.

Jeudi dernier, les jeunes mariés étaient tous deux accompagnés par dix de leurs plus proches parents. Certains d'entre eux se rencontraient pour la première fois, et peut-être aussi la dernière. On a partagé des gâteaux aux raisins, aux pêches et aux pistaches. Une vie entière de conversations a été réduite à une heure. Les femmes âgées des deux familles, vêtues de leurs traditionnelles écharpes blanches et robes noires, ont donné leur bénédiction au couple.

«Je suis à la fois heureux et triste», a dit Wissam, debout près de sa femme, «heureux pour nous et notre nouvelle vie en commun, mais triste pour les êtres chers que nous ne reverrons plus.» «Je suis aussi heureuse», a ajouté Souheir, resplendissante avec sa robe blanche de mariée, ornée de paillettes, ses bijoux en or et sa petite ombrelle. «Nous avons attendu ce moment pendant une année; je suis contente, car ma nouvelle vie va commencer.»

Les larmes d'adieux, au terme d'une heure de cérémonie, étaient plus poignantes que les étreintes et les baisers du début. Puis les participants ont agité leurs mains dans un dernier adieu frénétique, et l'épouse s'en est allée, au bras de son mari, vers le poste de contrôle israélien, en haut de la colline, laissant une vie derrière elle pour en commencer une autre.

La IVe Convention de Genève donne au CICR le mandat de protéger les civils qui vivent dans des territoires occupés. Chaque année, depuis 1978, les délégations de Damas et de Tel-Aviv ont permis à des centaines d'étudiants de traverser la ligne de démarcation pour fréquenter des universités syriennes. Une fois par an, le CICR organise aussi des voyages pour que les pèlerins druzes puissent visiter des lieux saints en Syrie. En 1983, le CICR a organisé le premier mariage entre des personnes vivant de part et d'autre de la ligne de démarcation. Dans les années 90, 54 cérémonies semblables ont été réalisées. Cette année, quatre mariages ont déjà eu lieu sur le plateau du Golan, avec l'aide du CICR.